

JEAN-LOUIS BARRAULT DEVANT HAMLET

UNE première fois, Jean-Louis Barrault a demandé le silence, mais une porte, demeurée ouverte au fond de la scène, dessine son vide sur la toile d'horizon ; et dans l'atelier aux accessoires un ouvrier cloue une caisse. Jean-Louis Barrault est assis à l'orchestre, enveloppé d'un molleton (déjà le froid...), févreux encore de la pantomime de Prevert et de Kosma qu'il vient de répéter durant près d'une heure. Il a besoin de cet apaisement, de cette nappe de silence où va s'animer en lui-même, et sous ses yeux, réplique par réplique, mouvement par mouvement, l'*Hamlet* d'André Gide, qu'il doit représenter dans quelques jours. Mais dans ce Théâtre Marigny il y a de vieilles habitudes de laisser-aller, d'improvisations et d'opérettes qui ne tiennent pas compte de certaines nécessités du théâtre (les plus valables, les plus nobles). Shakespeare, André Gide, le château et son spectre, tout cela c'est une pièce comme une autre. Un machiniste soulève la toile, une porte bat, un autre siffle un air — et l'on entend toujours les coups sur la caisse, des coups d'emballer et non de fantôme. Alors, Jean-Louis Barrault dit, de nouveau et d'une voix dominante : « Silence ! mes amis. » Et le silence s'établit pour quelques instants, un silence qui remplit la scène, puis la salle obscure et crée déjà, on ne sait pourquoi, on ne sait comment, cette attention mystérieuse, de toutes choses pour ce qui va apparaître.

La première scène d'*Hamlet* commence. Un *Hamlet* qui sera sans doute autant celui de M. André Gide que celui de Shakespeare ; non par infidélité, mais par une rigueur qui a dû s'efforcer de dégager, chaque fois qu'elle l'a pu, *Hamlet* de ses interprétations successives. Exprimons-le tout de suite : cela ne nous gêne point, au contraire. C'est la grandeur incomparable du théâtre d'avoir créé de ces personnages : Faust, Don Juan, Hamlet, qui se situent éternellement au-dessus de l'achèvement et que, au hasard heureux des générations, un artiste du premier rang peut toujours reprendre et remodeler. Qui se vantera d'avoir dit le premier mot sur les volontés de Faust, l'inassouvissement de Don Juan, les velléités d'Hamlet ? On comprend que Jean-Louis Barrault ait demandé à un écrivain qu'il admire, et qui le lui rend, de refondre encore une fois cette œuvre dans notre langue pour lui rendre, une fois encore, la vie scénique. Dès ses débuts, et je suppose dès ses premières sympathies, Jean-Louis Barrault s'est tourné vers *Hamlet*. Il en a le physique, du moins le physique tel que la tradition presque constante l'a conçu (car il est deux vers de la tragédie qui font allusion à un prince bien en chair et de haute couleur) ; il est cet homme travaillé, sachant prendre une amère volupté à se voir douter d'agir avant d'agir. Il a ce visage silencieux, peu garni, à l'ossature apparente, où la pensée s'inscrit en traits aigus ; visage qui peut demeurer clos, mais qui peut aussi tout dire dans le silence. Un corps mince, agile, bondissant, capable d'exulter dans le meurtre et de, soudainement, s'abattre dans la joie. Enfin il a la flamme.

Il n'est pas, ne peut pas être l'interprète d'un grand nombre de rôles ; mais il est certainement un artiste de théâtre et capable de susciter de grandes choses au théâtre et d'y réveiller des beautés endormies. Nous nous le rappelons à ses débuts, lorsqu'il mit au jeu de la scène la petite somme qu'il avait gagnée à l'écran et qu'il monta *Numance* de Cervantès ; puis un an ou deux ans plus tard, à l'Atelier, la *Faim* de Knut Hamsun, et l'*Hamlet* de Laforgue. Il était impossible, aux premiers pas du comédien sur le plateau, de ne pas reconnaître des dons et une ferveur souveraine.

Les dons se sont affirmés. La ferveur demeure. Voilà Barrault, aujourd'hui, dans un théâtre — pour quelques mois — prenant seul, comme en ses débuts, les risques de l'entreprise et y recherchant d'emblée le plus difficile, c'est-à-dire une perfection renouvelée des chefs-d'œuvre. Shakespeare et Marivaux (Madeleine Renaud jouera *Les Fausses Confidences*) ne sont point des auteurs dont on puisse esquiver les exigences : l'originalité de l'animateur et de l'interprète ne saurait s'y permettre, un seul moment, la marge d'une erreur. Mais Barrault poursuit ses recherches dramatiques dans le respect des œuvres. Quel attachement au texte, à ce qui doit être exprimé ! Cet *Hamlet* se déroulera entre deux praticables et quatre rideaux, toute attention devant se porter sur la parole. Mais cet après-midi point de velours, ni de herbes, ni même de costumes. Une répétition à l'italienne, en vestons, dans les courants d'air et le bruit. Barrault, habitué à d'autres disciplines, à d'autres respects, s'emporte contre ces arias ; et puis il se calme, gagné par l'œuvre qui naît malgré tout, dans ce désordre. Il quitte son fauteuil, monte sur la scène, se joint à ses camarades pour parler au spectre de son père, pour le suivre et l'entendre. Pouvoir du chef-d'œuvre ! Il n'y a rien que poussière, toiles fripées sur le plateau, et pourtant la terrasse d'Elseneur est là, telle que nous l'avons vue, souvent déjà, sous le grand vent du Sund, avec ses vieux canons tendus vers l'horizon gris et vert de la Suède — et la transe d'Hamlet et son désenchantement !

Le comédien, parfois, s'arrête pour donner un conseil — toujours juste — à l'un des interprètes... Puis la voix martelée de Renoir retentit ; un roi parle, sur une chaise de hasard — et c'est un roi ! Voilà le miracle du talent : l'œuvre se dresse à peine, balbutiante encore. Elle ne porte aucun ornement ; aucune lumière ne l'éclaire ; aucun silence ne l'enveloppe (ah ! cette caisse qui n'est pas encore clouée !) et cependant l'esprit est capté et complice de l'Aventure.

On traverse la salle vide, le large couloir circulaire, on se retrouve aux Champs-Élysées, sous le froid soleil, dans une foule qu'aimante le Salon de l'Automobile ; et de longs instants encore, malgré le départ, une ombre insistante marche à vos côtés, Hamlet et son visage de songe, prince de Danemark...

GUERMANTES.

Le Figaro

13 octobre

46